



# HAXAHAVEN

## L'ALLIANCE NOIRE

SASHA PEYTON SMITH



casterman



Haxahaven  
L'alliance noire

Casterman  
Rue Haute 139  
1000 Bruxelles  
Belgique

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Publié aux États-Unis par Simon and Schuster BFYR, une division de Simon and Schuster Children's Publishing Division  
1230 Avenue of the Americas, New York, New York 10020,  
sous le titre : The Witch Haven  
© Sasha Peyton Smith 2022 pour le texte.

ISBN : 978-2-203-28377-0  
N° d'édition : L.10EJDN000349.N001

© Casterman 2023 pour la présente édition

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en octobre 2023, en Espagne, par Liberdúplex,  
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,  
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).  
Dépôt légal : novembre 2023 ; D.2023/0053/239  
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Sasha Peyton Smith

Haxahaven  
L'alliance noire

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Maud Ortalda

**casterman**



*Pour Charles. J'ai tellement de chance de t'aimer.*

*Si tu m'as déjà accompagnée dans les bois  
C'est que je dois beaucoup t'aimer.*

Mary Oliver



*Paris, 1913*

*Une belle animation régnait au bord de la Seine. Sur les quais, les jeunes gens s'égayaient, leur peau immaculée baignée par les derniers rayons violacés du soleil crépusculaire.*

*Les larges sourires et la bouteille qui circulait entre eux étaient autant de promesses de ne jamais vieillir. Au loin, au sommet de la butte, le Sacré-Cœur veillait sur la cité avec une fierté toute maternelle.*

*Au même instant, dans les entrailles de la ville, sous les pavés depuis longtemps lavés du sang des insurgés, un homme attendait, assis, comme presque toutes les nuits de sa vie, devant une porte. Cette garde n'était qu'une formalité. Ses frères et lui connaissaient bien l'histoire : la porte n'avait pas bougé depuis une centaine d'années.*

*Quelque part, de l'autre côté d'un océan sombre, une fille dormait, d'un sommeil sans rêves, sans aucune idée de ce qu'elle avait réveillé.*

*Loin sous la surface, dans un tunnel fait d'ossements,  
quelque chose qui avait été mort remua, et la serrure d'une  
porte jadis scellée cliqueta.*

# 1

*New York, juin 1913*

Dix-neuf paires d'yeux me fixent.

Je devrais m'être habituée à présent à cette étrange révérence dans leur regard, mais je crois que ça me paraîtra toujours déconcertant.

Je me retourne vers le tableau noir. La craie se brise dans ma main alors que j'inscris le sortilège. J'ai encore appuyé trop fort.

« Respire, Frances. »

Quand je pense que je haïssais les cours de maîtrise émotionnelle lors de ma première année à l'académie d'Haxahaven, et comme j'en voulais à Mme Li. Elle est devenue une collègue de confiance aujourd'hui, et ses exercices de respiration, une habitude indispensable à mon aplomb. Ironie du sort. C'est sûrement ça qu'on appelle grandir.

Les jours passant, je me sens m'épanouir telle une fleur qui se tourne imperceptiblement vers la chaleur

du soleil. Du moins je le perçois dans les instants où je n'ai pas l'impression de faire semblant.

Là, j'ai bel et bien l'impression de faire semblant, plantée devant une classe, *ma* classe. Dix-neuf petites sorcières qui attendent que je leur apprenne les bases de la manipulation élémentaire et magique. Une magie pas très compliquée, des sortilèges simples qui déverrouillent des portes ou font flotter des objets dans la pièce. Mais mon assurance et ma voix ferme, c'est du vent.

— Tout va bien, mademoiselle Hallowell ?

Bernice, évidemment, la bonne élève de service. Elle est assise au premier rang, les mains poliment croisées sur ses genoux, son visage parsemé de taches de rousseur levé vers moi. L'élève parfaite que je n'ai jamais réussi à être.

— Tout va bien, j'étais perdue dans mes pensées. Et s'il te plaît, Bernice, appelle-moi Frances.

Ce n'est pas comme si j'étais réellement leur professeure. J'étais encore à leur place l'an dernier. Je ne suis au tableau devant elles que par pure nécessité.

Florence, la directrice, m'a convoquée dans son bureau en automne dernier afin de me demander « un service ». Elle a dû penser que quelques responsabilités me feraient du bien. J'ai entendu sa femme, Ann, lui dire que ça me permettrait de passer moins de temps à me morfondre dans la bibliothèque.

Ça m'a vexée. D'accord, il m'arrive de faire la tête. Mais je ne me « morfonds » pas.

Bernice acquiesce avec de grands yeux enthousiastes de golden retriever. On ne se douterait jamais que son pouvoir s'est réveillé il y a à peine trois mois, à la mort de sa mère.

— Vous vous êtes toutes exercées ?

Les dix-neuf petites têtes opinent.

— Parfait, alors, s'il vous plaît, ouvrez le recueil à la page 38.

Recopier des sortilèges issus de *L'Élémentaire*, le grimoire que Lena, Maxine et moi avons trouvé dans les bois il y a ce qui semble une éternité, n'a pas été une mince affaire. Au bout du compte, c'est Oliver qui s'en est chargé. De sa belle calligraphie d'étudiant d'université, il a créé un programme à partir de cet ouvrage décousu. Malgré tous les ennuis que le livre a pu causer par le passé, la magie qu'il enseigne s'est avérée profitable. Du moins certains sorts.

À la page 38, mes élèves trouvent, notées point par point, accompagnées de schémas précis, les instructions visant à faire apparaître une petite flamme bleue entre leur pouce et leur index.

Ces dernières semaines, nous avons étudié la manipulation d'objets, mais enseigner la magie élémentaire est ce que je préfère.

Je leur décortique le sortilège avant de les laisser essayer par elles-mêmes.

Concentrée, Bernice claque frénétiquement des doigts.

— On n'est pas censées claquer des doigts pour le sort, Bernice, chuchote Bess à côté d'elle.

Une seconde plus tard, une lueur apparaît entre les doigts de Bess. Elle se lève d'un bond avec un petit cri et renverse sa chaise sur Georgia, qui tombe sur les genoux de Charlotte, qui heurte le bras de Yael, qui projette sa flamme sur Berta, dont la cape prend aussitôt feu.

Yael hurle puis se sert du petit gobelet d'eau que j'ai disposé sur les pupitres, en prévision.

Plus de peur que de mal, à part pour le revers de la cape de la pauvre Berta, qui goutte tristement par terre.

À peine le chaos calmé et toutes les chaises redressées, le raffut recommence car Theo, dans la rangée du fond, qui a créé une étincelle, la tient trop près de son pupitre, brûlant un trou dans le bois.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

Lors du premier semestre où j'ai enseigné ce sort, pas moins de trois élèves ont fondu en larmes. Une autre est montée droit à sa chambre, déterminée à s'entraîner, et a fini par carboniser ses rideaux.

Même si je n'ai pas vraiment l'impression d'être leur professeure, il n'y a rien de plus satisfaisant que de réussir à communiquer à mes élèves : *Oui, cet immense pouvoir invraisemblable et infini que vous ressentez en vous existe bel et bien. Ce n'était pas des idées. Vous avez tout cela en vous.*

C'est surtout leur apprendre quoi en faire qui reste difficile.

Ça, et garder mon secret. Les élèves ne le savent pas encore.

Du moins je ne crois pas qu'elles s'en doutent.

Si elles ont remarqué que mes démonstrations ont cessé depuis plusieurs mois, personne n'a rien dit. Je lis le manuel et je leur fais pratiquer devant la classe, mais moi-même, je n'ai pas lancé un seul sort depuis des lustres.

Je ne sais même pas comment l'expliquer. Ma magie n'a pas *disparu*, simplement, elle est... *tordue*.

Elle est imprévisible, elle frappe au hasard, comme un câble électrique. Chaque jour, je la sens un peu plus loin de moi ; à l'image d'un briquet vide, elle fait des étincelles mais ne s'enflamme jamais. Elle est là, toutefois je n'arrive plus à la contrôler comme avant.

Ça s'est manifesté petit à petit. Au départ, mes démonstrations en classe dysfonctionnaient ; si je voulais fermer la porte depuis mon lit, elle claquait sans prévenir. Ann l'a remarqué aussi. Nous préparions des tartes à la cuisine. J'ai essayé de faire flotter le beurre jusqu'à la glacière, mais il s'est écroulé par terre au milieu de la pièce. Dans la véranda, Maxine a enchanté une bobine de fil pour mon point de croix, mais j'ai été incapable de l'arrêter à temps et elle m'a heurté le front.

Au début c'était juste embarrassant, mais à cet instant, j'ai commencé à paniquer.

Les premières semaines, Florence a pensé que c'était mes nerfs qui lâchaient.

— Tu as traversé tant d'épreuves, a-t-elle dit gentiment pendant que je m'agrippais à une tasse de thé en pleurant dans son bureau.

Sauf que ça ne s'est pas arrangé.

En fait, c'est de pire en pire.

Florence me promet que nous allons trouver une solution, et j'essaie de ne pas trop m'inquiéter, mais à la vérité, la panique me rattrape. Quand Finn m'a volé ma magie, j'ai cru que c'était le plus grand drame qui pouvait m'arriver, mais ça, c'est encore plus douloureux. La part de moi que j'aime le plus au monde est hors de ma portée, inatteignable.

Tapie dans un recoin de mon esprit, elle se rappelle constamment à moi, faisant ombrage à la joie que je lis sur les visages de mes élèves.

Florence ne trouve aucune explication. Maxine non plus, ni aucun livre de la bibliothèque, ni la terrifiante Thérèse Theresi, ni aucune autre des sorcières fuyantes du Bazar Bizarre.

Je n'ai rien dit aux élèves. Inutile d'en faire toute une histoire.

Et puis, je peux toujours enseigner, non ?

Quatre-vingt-dix minutes durant, leurs mains s'agitent, leurs bouches s'escriment à prononcer les formules en vieux gaélique. Une fois les sortilèges les plus simples maîtrisés, elles pourront passer à la création de feux plus conséquents, à l'aide d'une magie plus instinctive, moins précise.

Mais pour invoquer le feu, il faut prendre les choses dans l'ordre et démarrer par les bases.

À la fin de la session, huit filles ont fait apparaître une flamme à partir du néant, c'est un succès.

Malgré toute la fierté que j'éprouve en tant qu'enseignante, je remonte à l'étage avec plaisir. C'est épuisant d'être scrutée comme si je détenais toutes les réponses, alors que je ne comprends même pas ce qui se passe en moi. Enseigner se révèle plus difficile que je ne l'aurais cru, mais plus satisfaisant aussi. Je suis soulagée de pouvoir me consacrer à quelque chose. Autrement, je ne sais pas ce que je ferais.

À cette heure de la journée, d'ordinaire, je me dirige aux cuisines pour une tasse de café avant de m'installer à la bibliothèque pour des recherches personnelles avant le déjeuner. J'ai potassé une pile de livres sur l'histoire magique des îles écossaises, à la recherche d'un élément utile, quoi que ce soit qui puisse résoudre mon problème. Mais jusqu'ici, rien. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin sans savoir si elle y est vraiment.

D'autres jours, je retrouve ma mère sous la verrière où elle a pris l'habitude de venir s'occuper d'une colonie d'orchidées particulièrement exigeantes après les cours du matin.

C'est Florence qui a suggéré de la faire venir ici après sa libération de l'asile. Après tout, elle n'est pas la première élève d'Haxahaven de plus de quarante

ans, et elle n'avait pas terminé son éducation magique quand elle a fugué avec mon père à dix-huit ans.

Elle est encore fragile, encore... ma mère, pour le meilleur et pour le pire, mais, à l'instar de ses orchidées, elle a commencé à s'épanouir.

Elle est en classe en ce moment, sinon je lui dirais au revoir de vive voix. Au lieu de ça, je glisse un mot sous sa porte pour qu'elle sache qu'elle va me manquer et que je serai de retour très vite. Je l'ai aussi prise dans mes bras ce matin au petit déjeuner, et elle m'a serrée très fort en me souhaitant de passer un merveilleux moment.

J'entends Maxine avant de la trouver. Les jurons viennent de sa chambre à l'étage.

Je ne prends pas la peine de toquer.

J'aurais dû me douter qu'il ne fallait pas la laisser attendre la dernière minute pour faire sa valise.

— Lena va te tuer, dis-je, sur le seuil.

Maxine me jette un regard noir depuis le nid de vêtements qu'elle s'est construit par terre.

— Elle n'oserait pas. Elle sera trop heureuse de me voir.

Je m'allonge sur son lit, ne faisant plus qu'un avec le chaos, et lui jette une toque qu'elle esquive et qui atterrit sur une autre pile de vêtements près de sa coiffeuse.

— Elle ne te verra pas du tout si on rate le bateau.

— On ne va pas rater le bateau. Inutile d'exagérer.

Elle balance un nœud de collants aux airs de créature marine tentaculaire dans sa valise.

— On va être en retard, dis-je en claquant la langue.

— On ne va pas être en retard.

La porte s'ouvre à la volée et Mabel s'appuie contre le chambranle, les lunettes remontées dans ses cheveux bouclés.

— Vous allez être en retard, commente-t-elle, fixant le désordre.

— Oh, toi, ne t'y mets pas, rétorque Maxine.

— Pitié, ne prends pas ma connaissance du concept de temps comme une attaque personnelle, ricane Mabel.

Ma chère camarade de chambre a accepté de nous conduire jusqu'aux docks de Hell's Kitchen, où un paquebot attend de nous transporter de l'autre côté de l'océan.

Maxine fourre une boule d'étoffe dans une dernière malle et referme le loquet avec un moulinet.

— Voilà ! Maintenant, taisez-vous, toutes les deux.

Nous traînons ses malles et boîtes à chapeau jusqu'à l'ambulance dans le coffre de laquelle mon unique valise a été déposée des heures plus tôt, bien avant le petit déjeuner.

Il fait si beau que je transpire déjà sous ma cape. Bien que n'étant plus techniquement élève de l'académie, je n'ai jamais pu me résoudre à abandonner le noir d'Haxahaven. J'ai jeté la cape sur une robe de voyage basique. Maxine et moi arborons des chapeaux

presque identiques, à bord étroit et ruban noir flottant à l'arrière.

C'est une sensation étrange, de s'en aller. Ça fait des mois que mes seuls voyages consistent à marcher du jardin à la cuisine. Nous faisons pousser des carottes en ce moment et, moi aussi, j'ai pris racine. Je suis devenue assez douée pour rester tranquille.

Et j'ai beau être enchantée à l'idée de voir Oliver, je ne peux m'empêcher de me sentir nerveuse. Fut un temps où Haxahaven était pour moi une prison, mais, aujourd'hui, c'est devenu un sanctuaire. Je n'ai pas oublié ce qui est arrivé la dernière fois que j'ai rêvé d'aventure. J'ai passé une année entière dans mon cocon, à me bâtir une vie calme, une vie dans laquelle je ne provoque plus aucune destruction. Suis-je prête à m'en aller ?

Maxine s'affale sur le siège avant et je me retrouve à l'arrière, parmi les bagages qui me rappellent par leurs bords saillants que c'est pour de vrai. Nous partons réellement.

Par chance, Mabel est bien meilleure conductrice que Maxine. Elle nous emmène à travers les grands boulevards du Queens, sur le pont de Queensboro, jusque dans Manhattan.

Pendant ce temps, je tente de calmer les papillons déchaînés dans mon ventre. Il y a de l'excitation, certes, mais autre chose également. De la crainte, probablement. De la terreur, peut-être. Je refuse d'admettre que Finn me fait encore peur, et pourtant.

Je savais à quoi je m'exposais en organisant ce voyage. Je savais aussi que c'était ma faute si Maxine ne comprenait pas ma réticence initiale.

— Oliver étudie à la Sorbonne. Ma famille vit juste de l'autre côté du fleuve et Maman me supplie de venir la voir à Paris. Franchement, on n'a aucune raison de ne pas y aller, a-t-elle insisté un soir, quelques mois plus tôt.

Nous jouions aux cartes dans le salon après le dîner. Elle avait le dessus, comme à son habitude, aussi bien aux cartes que dans ce débat.

— Je n'ai pas d'argent, ai-je murmuré sans enthousiasme, les yeux sur le deux de cœur dans ma main.

— Tu sais que ce n'est pas un problème.

— Mes cours...

— Ann a dit qu'elle te remplacerait. Les billets sont achetés. Je t'y traînerai dans une de mes malles s'il le faut.

Elle ne bluffait pas. Aux cartes comme dans la vie, ce n'était pas son genre. Alors le projet a été décidé et mes valises faites.

Je n'ai jamais parlé à mes amies, ni à Oliver, de la lettre de Finn, arrivée un an plus tôt, cachée à présent sous des piles de documents dans le tiroir de mon bureau. *Bientôt, Frances, nous serons de nouveau ensemble*, a-t-il promis.

Sur le moment, j'ai eu honte de la peur que j'éprouvais. Ensuite, c'était plus facile de faire comme s'il

n'existait pas. Nous ne parlions jamais de lui, comme une règle tacite.

Mais un nœud s'est formé dans ma poitrine depuis cette lettre et, aujourd'hui, il se serre plus que jamais.

Je n'ai pas reçu d'autres lettres. Peut-être, par chance, a-t-il fini par m'oublier. Peut-être s'est-il trouvé une autre fille à laquelle rêver.

Est-ce de la folie d'entreprendre ce voyage, ou est-ce du courage, de ne pas laisser la peur me dominer ?

Quoi qu'il en soit, j'étais extatique de pouvoir retrouver Oliver, alors peut-être me suis-je trop facilement laissé convaincre. Ses lettres, aussi douces et poétiques que l'est son âme, sont une bien maigre compensation comparée à la possibilité de lui tenir la main dans un silence confortable. Il n'est parti que depuis trois mois, mais le temps est long. Maxine se moquerait si je le disais tout haut, pourtant c'est la vérité.

Nous arrivons en ville en un temps record. J'ai trituré ma jupe pendant tout le trajet. Dans six jours, je le verrai. Seulement un océan à traverser.

Rien que d'y penser, j'ai une drôle de sensation. C'est idiot d'être nerveuse de revoir quelqu'un que je connais depuis toujours, mais lui, que verra-t-il en moi ? Me trouvera-t-il changée ? Et s'il ne me trouvait pas changée, mais que lui n'était plus pareil ? Ce serait encore pire.

Je ne lui ai pas parlé du problème avec ma magie dans nos lettres. Ça ne ferait que l'inquiéter et,

de toute façon, je n'ai jamais su comment lui expliquer les tenants et les aboutissants de mon pouvoir. Il a passé pas mal de week-ends à Haxahaven, entouré d'assiettes flottantes, d'étincelles jaillissant de nos doigts et de fleurs poussant de nulle part. Il accueille tout avec bonhomie, mais il y a encore tellement de choses qu'il ne comprend pas.

Les docks fourmillent de monde. Le bois érodé est presque aveuglant sous le soleil de cette fin de matinée. Je saute de l'arrière de l'ambulance et manque de heurter deux bagagistes qui hissent une malle au-dessus de ma tête. Ça sent la mer et l'étrange odeur de pourrissement qui ne quitte jamais le fleuve.

Près de moi, une femme sanglote dans les bras d'un homme qui semble surtout ennuyé par cet étalage de sentiments, et une mère traîne derrière elle deux garçons en costumes de marins similaires jusqu'au bateau.

Avec le temps, Manhattan me manque de moins en moins. Je me suis trouvé un foyer dans le calme de Forest Hills. Cependant, quelque chose dans cette bulle assourdissante, dans le doux murmure chaotique de la ville, me reconforte.

La ligne d'horizon a déjà changé durant ma courte absence, mais je détourne les yeux des spectres des bâtiments qui grimpent jusqu'au ciel pour observer le paquebot, mon logement pour la semaine à venir.

*Le paquebot.* Je n'ai jamais rien vu de plus immense de toute ma vie.

C'est un titan, comme si on avait cueilli l'un des gratte-ciel du quartier des affaires pour le coucher sur le côté.

Je n'imagine pas une seule seconde comprendre quoi que ce soit à la logique de sa flottaison.

— Si ce monstre coule, je te promets que je te hante pour l'éternité, soufflé-je à Maxine.

Ça fait un an que le *Titanic* a coulé, et chaque article que j'ai lu à ce sujet depuis le mois d'avril défile devant mes yeux. Tous ces corps, gelés en pleine nuit au milieu de l'Atlantique nord. Certaines des filles les plus sinistres de l'école continuent d'en parler au petit déjeuner.

Maxine glousse.

— Tu crois vraiment qu'on n'arriverait pas à ruser pour atteindre les canots de sauvetage ?

L'excitation bouillonnante de revoir Oliver se dissipe au profit de mon angoisse grandissante.

— Je ne miserais pas ma vie là-dessus.

Je plaisante, mais la perspective de passer six jours à flotter au large me tord l'estomac.

Je ne supporte toujours pas la vue de l'eau. C'est la première fois que je m'approche du fleuve depuis qu'Helen, Finn et moi y avons jeté le corps d'un homme, presque deux ans plus tôt.

Le temps passe vite quand on refoule les souvenirs des meurtres qu'on a commis.

Mabel se hisse sur la pointe des pieds pour nous embrasser sur la joue. Elle va me manquer, mais je

crois que, en secret, elle est ravie d'avoir la chambre pour elle toute seule pendant les vacances. Je dors très mal ces derniers temps et même si elle est trop gentille pour me le faire remarquer, je suis certaine que mon agitation nocturne la gêne.

Quand elle remonte dans le véhicule, je lui prends la main par la vitre.

— Tu vas terriblement me manquer. Je te promets de t'inonder de cartes postales.

— J'ai hâte.

— Mais interdiction de faire dormir les gamines dans mon lit en mon absence ! m'écrié-je alors que le moteur rugit.

— Tu sais que je ne peux pas dire non ! répond-elle avant de disparaître dans un nuage de fumée.

Puis, de la foule, radieux comme un lever de soleil, émerge un visage que je n'avais plus revu depuis son départ d'Haxahaven, un mardi glacial, deux décembres plus tôt.

Il est des choses qui ne changent jamais.

Le sourire de Lena et le soulagement qu'il me procure en font partie.

Je m'élançai sans me soucier des regards et me jette dans ses bras.

— Tu n'as plus jamais le droit de me quitter, lui dis-je.

— Maxine est à ce point insupportable ?

Maxine passe les bras autour de nos épaules en riant. Je sais qu'elle la ressent aussi, cette impression d'être enfin complète maintenant que notre trio est réuni.

C'est un vrai retour à la maison. On se donne de petits coups de coude, on rit, certaines pleurent un peu, mais aucune ne l'avouera jamais.

— Ne me laisse plus jamais seule avec Frances. Elle est tellement nulle aux cartes, Lena, ce n'est même plus drôle de lui mettre la pâtée, dit Maxine, le visage enfoui dans le cou de Lena.

Cette dernière se recule pour nous détailler. Je me demande ce qu'elle voit sur nos traits, vieillis de presque deux ans depuis la dernière fois.

Elle n'a pas changé, magnifique avec ses grands yeux bruns et ses cheveux si noirs qu'ils luisent au soleil. Elle paraît plus sûre d'elle, d'une certaine manière, comme si elle avait pleinement pris possession de son corps.

Maxine lève un doigt pour effleurer le bord de son beau chapeau bleu clair décoré de fleurs en soie.

— Regardez-moi, cette incroyable artiste peintre.

Lena lève les yeux au ciel.

— Arrête, tu vas me porter la poisse. On ne sait même pas s'ils exposeront mon travail.

— Ils vont adorer, comment pourrait-il en être autrement ? dis-je.

— Tu ne l'as même pas vu. Tu n'en sais rien.

— Mais je te connais.

Ce n'est pas tout à fait vrai, j'ai déjà vu son travail. Lena, qui a toujours été douée pour les travaux manuels, la broderie, et a toujours aimé les belles choses, s'est mise à la peinture en rentrant chez elle. Elle nous envoie des cartes postales chaque semaine,

décorées d'aquarelles à couper le souffle. Feu le père de Maxine était un marchand d'art, et sa mère est à présent mécène du monde des arts. Elle s'est arrangée pour permettre à Lena d'étudier dans quelques salons pendant notre séjour à l'étranger. Les femmes artistes sont rares, mais avec un peu de chance, quelqu'un doté d'un esprit moderne achètera ses œuvres.

Malgré son air blasé, Lena affiche un sourire qui m'est tellement familier que je n'en reviens pas d'avoir vécu aussi longtemps sans elle à mes côtés. Je pourrais passer le reste de la matinée à la dévisager, mais les cheminées du paquebot hurlent en relâchant leur vapeur dans le ciel bleu.

— Les filles, je crois qu'on nous appelle, déclare Maxine.

Elle hèle un groupe de jeunes hommes solides et un sourire charmeur plus tard, ils transportent nos malles jusqu'au quai de chargement.

Un moustachu en uniforme bleu marine nous accueille en inclinant son couvre-chef.

— Mesdemoiselles, bonjour. Vos billets, s'il vous plaît.

Maxine sort trois billets imprimés sur un épais papier encadré à la feuille d'or. Ils nous sont parvenus au courrier des semaines auparavant. Je n'ai pas encore eu le courage de me renseigner sur leur prix.

— C'est un honneur d'accueillir nos passagères de première classe à bord. Notre chasseur vous accompagnera à votre suite.

Maxine lui adresse le sourire d'une personne habituée à être traitée avec égards et, ensemble, nous montons sur la passerelle métallique.

Lena s'agrippe à ma main, nos talons cliquettent sur le métal au-dessus de l'eau sombre et agitée de l'embouchure du fleuve. Je ne regarde pas en bas. Je fais de mon mieux pour me montrer courageuse.

Si le bateau paraissait impressionnant depuis la terre, il l'est encore plus une fois à bord. De la longueur d'un pâté de maisons au moins, le chêne poli du pont supérieur scintille et la peinture blanche récente de la structure métallique est aveuglante. Quatre cheminées identiques, comme autant d'énormes cigarettes, sont peintes en brun à la base et noir charbon en haut.

Le personnel en uniforme se presse dans tous les sens, bagages et papiers en main. Des familles en tenues de voyage, tirées à quatre épingles, envahissent le pont, les yeux aussi écarquillés que les miens.

Maxine et Lena se précipitent au bastingage et lèvent le visage vers le soleil. Juste derrière elles, j'aperçois le visage impassible de la statue de la Liberté, au loin dans la baie.

Au fond de ma poche se trouve un morceau de papier, une adresse griffonnée dessus. Ce simple bout de papier pèse très lourd.

Ce n'est qu'une formalité, en réalité. J'ai tant observé cette adresse que je l'ai mémorisée.

*36, rue de Lévis, Paris, France.*

« Elles n'ont pas besoin de le savoir », me dis-je pour me rassurer en regardant mes amies appuyées contre le parapet, les cheveux au vent. Elles rient d'une plaisanterie que je n'ai pas entendue et je ne veux pas briser ce moment, leur voler la paix d'esprit qu'elles ont méritée. Elles n'avaient pas besoin de savoir pour la lettre de Finn à l'époque et elles n'ont pas besoin de savoir pour l'adresse aujourd'hui.

Je leur épargne le trouble, la tristesse.

Qu'est-ce que ça représente, après tout, un secret de plus ou de moins à enterrer dans le cimetière de ma poitrine ?

Qu'est-ce qu'un secret, sinon un acte d'amour ?

## 2

Notre cabine est bien plus vaste que n'importe quelle chambre d'Haxahaven, même l'appartement de Florence et Ann au dernier étage. Lena et moi sommes bouche bée quand le chasseur nous ouvre. Maxine entre en laissant dans son sillage la poussière des docks sur l'épaisse moquette beige, et jette une boîte à chapeau sur le sofa du petit salon. Nous avons un *sofa* dans notre *petit salon*. J'ignore à quoi pourrait nous servir un service en porcelaine complet pendant six jours en mer, mais nous en possédons toute une vitrine, près de la table de la salle à manger, lustrée au point que j'y vois mon reflet. Je compte les tasses de thé pour éviter de regarder par le hublot qui dévoile l'étendue bleu foncé infinie de l'océan Atlantique. Douze tasses à thé. Douze tasses à thé et des milliers de kilomètres d'eau à parcourir.

À la porte, l'homme se racle la gorge.

— Bienvenue dans votre suite. Je suis sûr qu'elle sera à votre goût, décorée dans le style Louis XIV.

Aucun détail n'a été omis. En cas de besoin, des sonnettes d'appel sont placées dans vos appartements, une hôtesse se présentera dans un court délai.

À la seconde où la porte se referme derrière lui, Lena éclate de rire.

— Pourquoi diable le style Louis je ne sais pas combien serait à notre goût ?

Elle désigne le luxe absurde de la suite. Il y a même une statue dorée de chérubin à trompette dans un coin.

— Ce n'était pas celui-ci, qui était obsédé par les horloges ? Ou alors c'était celui d'après ? Lequel a été décapité, déjà ?

Maxine tapote la table cirée, laissant une trace de doigt derrière elle.

— Vous savez, on appelle ce bateau le Versailles de l'Atlantique. Espérons que ça finisse mieux pour nous que pour eux.

J'aimerais avoir la force de rire, mais je me sens encore nauséuse. Est-ce possible d'anticiper un mal de mer ?

Lena vient s'accroupir à côté de moi et pose la tête sur mon épaule, les yeux tournés vers le hublot.

— Moi aussi, je déteste ça, dit-elle. Il y a quelque chose de terrifiant à se retrouver face au néant.

Je lui donne un petit coup de coude.

— Tu as toujours été aussi sage ? Quelle artiste !

Elle me rend mon coup de coude, exaspérée.

— Peut-être suis-je devenue plus intelligente, loin de vous deux.

— Je t'entends, hein ! crie Maxine depuis le sofa.

J'aimerais me changer les idées en déballant mes affaires, mais on l'a fait pour nous. Lena et moi trouvons nos robes suspendues dans la plus petite chambre occupée par deux lits de cuivre, à l'écart du salon. À nous deux, nous n'avons pas beaucoup de vêtements. Je suis sûre que nous allons finir par piquer ceux que Maxine a apportés, comme d'habitude.

Nous la retrouvons dans la grande chambre, étalée sur le lit à baldaquin.

— Un vrai roi de France, lancé-je.

— La couronne m'irait beaucoup mieux.

— Et ta tête guillotinée serait plus jolie en tombant dans le panier, aussi, confirme Lena.

Nous retirons nos bottines pour rejoindre Maxine sur le lit, les yeux sur la lourde canopée de velours. Avec leurs corps qui me réchauffent, il est facile d'imaginer que nous sommes toujours à Haxahaven.

Je n'ai jamais quitté New York, je n'ai jamais eu de raison de le faire jusqu'à maintenant, mais je me sens encore chez moi, ici, avec elles. C'est une chaleur qui vibre juste au-dessus de ma cage thoracique, celle-là même que je craignais ne plus jamais ressentir après la mort de mon frère. C'est le réconfort dont j'avais désespérément besoin, au point que j'ai failli détruire ma propre vie pour cela. Le réconfort de savoir que les gens qui m'aiment ne m'abandonneront plus.

Le paquebot gronde et se met en mouvement. Dans l'autre pièce, la porcelaine vibre comme autant d'ailes d'insectes. Nous voilà en route pour le vaste monde.

*Oliver*, fredonne mon cœur. Je serai bientôt dans ses bras, un autre chez-moi.

Je ravale en même temps ce qui me ronge. Je suis devenue douée à ce jeu : ignorer la culpabilité qui s'amoncelle au creux de mon estomac. J'ai eu dix-huit mois pour m'entraîner.

Comme prévu, Maxine nous habille, Lena et moi, pour le dîner. Selon elle, la plupart des passagers de première classe montent à bord accompagnés de leurs domestiques, mais nous allons devoir nous contenter d'elle.

Je lui pique une robe de satin rose pâle, resserrée à la taille par un foulard blanc. Lena est radieuse en robe rouge profond soulignée de perles noires au col.

— Combien de robes as-tu emportées ? demandé-je depuis derrière le paravent.

Maxine enchante une épingle à cheveux qui me fonce dessus.

— Ha ! Et toi qui voulais me forcer à voyager léger. Repens-toi, Frances Hallowell.

Je lui renvoie l'épingle. Par miracle, la magie m'obéit.

— Hors de question. Je ne t'ai jamais forcée à quoi que ce soit, je t'ai seulement dit de te dépêcher. Nuance.

Maxine apparaît dans une robe bleu cobalt.

— Ta-da !

Elle tourne sur elle-même pour montrer le chignon dans lequel Lena a épinglé des perles.

Je passe la plupart de mon temps vêtue de laine noire et couverte de craie. Maxine, elle, a pris l'habitude de porter le pantalon. Ce matin était la première fois que je la voyais en jupe depuis des mois.

Avant, arborer les robes de Maxine me donnait l'impression de jouer à l'adulte. Ce soir, je l'endosse pour me fondre dans le décor. Que penseraient réellement les passagers du *France* de la présence de trois jeunes sorcières parmi eux ? Ils transformeraient probablement les belles tables Grand Siècle en bûcher pour nous brûler sur le pont.

Nous nous postons devant le miroir encadré d'or de la coiffeuse pour nous admirer. C'est comme un portail qui livrerait accès à un autre monde, une autre vie dans laquelle nous serions des dames et non ce que nous sommes devenues. Maxine sourit.

— Je pense qu'ils n'y verront que du feu.

Nous nous dirigeons vers la salle du restaurant main dans la main, comme tout ce que nous faisons en général. Nous descendons un escalier à l'épais tapis vert à motifs fauves, traversons un hall à panneaux de chêne qui me rappelle brièvement le Commodore Club, où les disciples de saint Druon se retrouvaient. Ils s'y retrouvent toujours, probablement. Je n'ai que peu de détails sur leurs activités ces derniers temps.

C'est Florence qui les garde à l'œil. Maxine et moi avons ordre strict de ne nous concentrer que sur nos études et nos élèves.

— Les escapades en ville, je vous y encourage, nous a dit Florence. Les cambriolages nocturnes et le sang sur les mains, certainement pas.

Nous aurions pu ignorer ses avertissements, elle le savait aussi bien que nous, mais ça a été un immense soulagement de m'autoriser à me reposer.

Florence et Ann ont rassemblé des preuves des négligences qui ont coûté des vies à l'usine des disciples, en ville. Chaque camp a inhumé ses morts, et la situation sans issue qui perdure depuis des siècles entre sorcières et disciples est revenue au point de départ.

En deux ans, je n'ai appris qu'une unique information au sujet des disciples. Finn D'Arcy, l'assassin de mon frère ; mon ami, mon... quelque chose de plus, peut-être, a été chassé de New York après sa tentative de prise de pouvoir ratée. Apparemment, les magnats de l'industrie et de la magie à New York n'ont pas apprécié qu'un gamin de dix-huit ans assoiffé de puissance assassine leurs amis et collègues. Il a eu de la chance de rester en vie, d'après ce que nous avons entendu dire. On ne l'a plus revu depuis.

Je ne sais pas où le chef Olan a été enterré. Nous avons creusé la tombe de Mme Vykotsky au fond de notre jardin, sous un vieux chêne nouveau. Elle n'aurait voulu reposer nulle part ailleurs qu'à l'école, j'en suis sûre.

Je me rends sur sa tombe quand je n'arrive pas à dormir, pour m'excuser, encore. J'y vais très souvent.

— D'accord, je commence à comprendre le coup du « Versailles de l'Atlantique », déclare Lena quand nous entrons dans la salle du restaurant.

Nous levons la tête de concert vers l'immense dôme en vitrail Tiffany au-dessus de nous.

— Si ce truc coule, c'est ça qui cédera en premier, me souffle Maxine.

— Je te hais.

Nous donnons nos noms au maître d'hôtel qui nous installe à notre table. Étant trois jeunes célibataires, nous sommes assises en compagnie de deux veuves âgées, une jeune femme anglaise et son mari, qui doit être la plus vieille personne que j'aie vue de toute ma vie. Il est recroquevillé sur sa chaise, dans un smoking qui a dû lui aller un jour, avec une montre-bracelet en or si grosse qu'il doit avoir du mal à lever son poignet fin.

La femme se présente en tant que comtesse d'Essex puis, avec un geste de sa main sertie de diamant, elle ajoute :

— Et le comte d'Essex.

Je ne sais pas si son mari l'entend, trop occupé à marmonner dans sa barbe quelque chose à propos d'un agneau.

— Vous êtes américaine, fais-je remarquer, surprise.

— De Louisville. Le comte et moi avons fait connaissance lors de mon séjour à l'étranger. Un coup de foudre.

Près de moi, Lena s'étrangle avec son verre d'eau. Je lui tape dans le dos pour l'aider à déglutir.

Les veuves – Rose Salisbury et Hedda Heely de Philadelphie – se révèlent bien plus intéressantes. Quand on leur demande pourquoi elles se rendent à Paris, Hedda glousse :

— Pourquoi pas ?

Si quelqu'un a quelque chose à redire concernant la couleur de peau de Lena, il n'a en tout cas pas le courage d'en parler devant nous. J'aimerais bien voir ça. Il y a tellement de couteaux aiguisés dans cette pièce, et un accident est si vite arrivé.

Les serveurs en smokings blancs enchaînent les plats. Escargots, soupe à l'oignon, bœuf bourguignon.

Hedda et Rose se lancent des plaisanteries au bout de la table, le comte et la comtesse d'Essex ne pipent mot. L'homme ne se fend que d'un unique commentaire quand les escargots apparaissent dans son assiette à bords dorés.

— Les Français sont complètement fous, marmonne-t-il.

Son épouse s'esclaffe comme si c'était la remarque la plus comique qu'elle ait entendue.

Pour ma part, je ne comprends pas. Ça a surtout le goût de beurre.

Nous sommes à moitié convaincantes en jeunes filles respectables. Nous prétendons étudier à Barnard College. Maxine tisse un mensonge élaboré au sujet de nos études d'histoire de l'art. Nous nous rendons

à Paris afin d'étudier les portraits médiévaux de la Vierge.

— Comme c'est charmant, commente Hedda.

— Je l'ai toujours trouvée plus intéressante que le reste de la famille, lance Maxine en levant son verre.

J'étouffe un rire devant leurs expressions horrifiées.

Malgré nos fausses identités à maintenir, ce dîner s'éternise. Je suis surprise de constater que le chaos maîtrisé des repas à Haxahaven me manque déjà. Souvent, une des plus petites filles grimpe sur mes genoux pour terminer son dessert, ou alors Maxine me raconte qui a été pincé avec qui dans le placard à balais de l'étage durant la semaine.

Parfois j'ai peur que ma vie à Haxahaven ne soit ennuyeuse. Mes journées se ressemblent, je me lève tôt, je petit-déjeune avec les mêmes personnes. J'enseigne à des groupes de filles ébahies de se servir de leur magie. Le soir, je lis, je marche, ou je laisse Maxine me battre aux cartes jusqu'à avoir assez sommeil pour me coucher. C'est une vie paisible, mais qui me semble réelle.

Alors que *ceci*, la mascarade sociale, les faux-semblants et devoir prétendre pour l'éternité que l'homme qu'on a épousé est drôle, ça, je ne crois pas pouvoir le supporter. La comtesse d'Essex est plus forte que moi.

Soudain, juste avant le dessert, un beurrier traverse la table comme s'il glissait sur la banquise. C'est le genre de petite magie que nous pratiquons tout le

temps à l'école. Je n'ai vu personne là-bas ouvrir une porte à la main depuis une éternité.

Près de moi, Maxine affiche un sourire malin, et le jeu commence.

Lena répond en faisant léviter la fourchette à dessert de Maxine à un centimètre de la table avant de la lâcher sur la nappe blanche avec un petit tintement.

À mon tour. Par ennui ou témérité, je dirige ma magie vers le couteau de Maxine qui décrit un cercle complet. Je souffle de soulagement. Maxine n'est pas du genre à prendre des pincettes avec moi, même si elle est au courant pour mon pouvoir distordu et, pour ça, je l'adore.

Lena réprime un gloussement.

Je me suis déjà demandé par le passé si Maxine n'avait jamais regretté d'avoir abandonné la haute société pour Haxahaven. Je sais qu'elle dit la vérité quand elle déclare que ce genre de pince-fesses ne lui manque pas, ni ces gens, ni avoir à rester assise droite comme un piquet et polie en toutes circonstances.

Lena fait onduler l'eau de Maxine, qui fait flotter sa serviette jusqu'au sol.

Les filaments de ma magie s'emparent ensuite de sa cuillère déposée sur son assiette. Je veux juste la tourner verticalement. Mais à la seconde où j'essaie, une onde de choc me traverse, comme une décharge d'électricité statique.

La cuillère fuse au-dessus de la table, droit dans le verre en cristal de Lena qui éclate.

La comtesse sursaute, accrochée à ses perles. Hedda se frotte les yeux, incrédule. Maxine, Lena et moi retenons notre respiration.

Un serveur apparaît aussitôt pour retirer le verre brisé et éponger la nappe.

Je hausse les épaules devant les gros yeux de Maxine. Lena me pose une main sur le genou sous la table.

Je dois les rassurer, leur montrer que je vais bien, mais est-ce vrai ? *Que m'arrive-t-il ?* Cette question me rend malade.

— Que s'est-il donc passé, ma chère ? Vous allez bien ? demande Hedda à Lena.

— Le bateau a... tangué.

Hedda se tourne vers Rose, mais personne n'ajoute rien.

Un autre serveur apporte une omelette norvégienne en train de flamber. Les flammes me lèchent le visage quand il dépose ma part devant moi. L'alcool se consume rapidement, mais je demeure pétrifiée.

Je n'arrive à en avaler que quelques bouchées, l'appétit coupé.

On nous demande ensuite si nous prendrons un verre de sherry. Hedda décline.

— Le vin m'a déjà rendue pompette, glousse-t-elle. J'aurais pu jurer avoir vu une cuillère et un beurrier se déplacer tout seuls sur la table.

Je baisse la tête pour qu'elle ne voie pas le rouge me monter aux joues.

— Bonne nuit, très chères, nous saluent les deux veuves avant de quitter la table. N'étudiez pas trop dur !

— Jamais ! lance Maxine.

Peu après, nous abandonnons le comte et la comtesse d'Essex à leur sherry.

Dès que la porte de notre cabine se referme, Maxine se plante devant moi.

— C'était n'importe quoi.

Je soupire et m'installe sur le sofa dur.

— Déjà, c'est toi qui as commencé. Et ensuite, je n'avais pas prévu de faire ça.

Lena me rejoint, perplexe.

Je suis surtout très gênée. Je ne veux pas qu'on se fasse du souci pour moi.

— Chut, respire, dit-elle en me frottant le dos. Ce n'était qu'un jeu stupide. Ne sois pas trop dure avec elle, Maxine.

— Je suis désolée, murmuré-je, d'une voix un peu fêlée, trop pathétique pour un incident si mineur.

Maxine retourne à sa chambre en se débarrassant de sa robe.

— Inutile de t'excuser. J'ai seulement cru que cette pauvre femme allait faire une attaque cardiaque.

Nous la suivons dans sa chambre pour nous aider à nous dévêtir. Puis nous nous effondrons sur le lit, et sans le roulis du bateau ni l'étrange incident du dîner, tout serait parfait.

Nous nous endormons comme ça, emmêlées, le souffle de Lena dans mon cou et le bras de Maxine sur mon ventre.

Chacune a son lit, mais nous les investirons demain, pour l'instant, nous nous autorisons à profiter d'être à nouveau réunies.

Les ténèbres scintillent, ondulent, *remuent*.

— Il y a quelqu'un ? chuchoté-je dans le vide.

Pas de réponse, seulement le bruit régulier des vagues.

*Chhhh*, murmurent-elles, *chhhh*.

— Hé ho ?

Il fait sombre ici. Sombre comme à Forest Park une froide nuit de novembre. Sombre comme la partie de moi où j'enterre tout ce que je ne veux pas affronter.

Du bleu marine partout, comme si j'étais au milieu de la mer ou d'un ciel sans étoiles.

Ça se tord, le monde se tord, ondule encore.

Ensuite... une silhouette apparaît.

Petite, au départ, floue à l'horizon de mon rêve.

Puis, illuminée par le clair de lune argenté, une personne avance vers moi, de l'eau aux genoux qui clapote alors qu'elle progresse avec une lenteur insupportable.

— Bonjour ? dis-je.

J'ai tellement besoin de ne pas être seule à cet instant.

Sans rien dire, la silhouette avance dans l'eau, dans cet endroit étrange, quel qu'il soit.

J'essaie de bouger mais je suis clouée sur place. L'eau froide détrempe ma robe d'intérieur blanche qui devient translucide.

La lumière change à mesure que la personne se rapproche. Un rayon de lune tombe sur un œil noisette, un sourire, des boucles.

*Finn.*

Le nom suffit à me faire tourner la tête.

L'assassin de mon frère.

Le garçon que j'ai cru aimer, jadis. *L'ai-je aimé ? Est-ce important ?*

Je veux l'appeler mais son nom me reste en travers de la gorge.

*Finn.*

Je me réveille en sursaut, en sueur, haletante, dans le lit de Maxine, entre mes deux amies. Le bateau qui tangue légèrement me rappelle où je suis, quelque part au beau milieu de l'Atlantique glacial.

Lena est réveillée. Elle me touche le genou du bout du pied.

— Tu vas bien ?

Je remue les chevilles sous les couvertures pour les dégourdir. J'ai le cœur qui bat la chamade et, malgré l'édredon de plumes, je suis saisie d'une terreur froide.

— Oui, je murmure, les yeux sur le plafond obscur.

Je n'ai pas la force de lui avouer que je viens de faire mon premier rêve depuis près de deux ans.

### 3

Le lendemain matin, nous comptons nous rendre au salon des dames sur les indications du chasseur. Après un petit déjeuner d'œufs durs et de viennoiseries qui n'arrivent pas à la cheville de celles d'Haxahaven, nous nous dirigeons vers la verrière sur le pont de tribord.

Impossible de me débarrasser d'une drôle de sensation. J'ai rêvé pour la première fois depuis des lustres, en chemin vers l'Europe. Ça doit forcément signifier quelque chose.

Sourire plaqué au visage pour ne pas inquiéter les autres, j'entre dans le salon des dames.

C'est un endroit magnifique, entièrement vitré, qui offre des vues imprenables sur l'océan et dispose de fauteuils de bois pour se prélasser.

La comtesse est présente, morte d'ennui, les yeux sur la mer, des pensées fraîches dans les cheveux. Deux sœurs, Sylvie et Simone, nous proposent dans un anglais précaire une partie de palets.

Je vise terriblement mal, mais elles m'encouragent, tout sourire. Sur le terrain voisin, Lena et Maxine se prennent le bec pour savoir qui gagne.

— C'est le roulis qui a déplacé mon palet, insiste Maxine.

— N'importe quoi.

Lena tente de lui arracher le crayon des mains afin de corriger son score. J'en profite pour feindre un mal de mer et retourner à notre cabine. Le silence ici me réconforte.

À la table du salon, je fixe les tasses en porcelaine. Une par une, je les fais léviter au-dessus de leur soucoupe. C'est une sensation normale, simple, jusqu'à ce que...

L'onde de choc me transperce de nouveau, depuis le bout de mes doigts jusque dans ma gorge. La dernière tasse de la rangée vole en éclats.

Je peste. Et puis je fonds en larmes.

Mon seul réconfort est l'adresse dans la poche de mon manteau rangé dans le placard, et la promesse des réponses que je pourrais y trouver.

Le dîner ressemble à celui de la veille. Une fois de plus, nous volons les robes de Maxine et nous dirigeons bras dessus bras dessous au restaurant.

On sert des crevettes ce soir.

La comtesse grimace au-dessus de son assiette.

— Ça en fera plus pour nous ! s'exclament les veuves.

Je me demande où elles ont passé leur journée. Pas dans le calme étouffant du salon des dames, en tout cas.

Ce soir, le jeu démarre après la soupe, quand Maxine fait léviter le pain de Lena. Je prends la suite, refusant d'être laissée-pour-compte. L'incident avec la tasse à thé ne fait qu'accroître mon impatience, comme l'envie de gratter une croûte pour voir si ça fait encore mal. Je remue la cuillère dans la soupe de Maxine avec un flash de petite magie. Ça fonctionne un instant. Puis le couvert tremblote et tombe au bord de l'assiette avec un cliquetis.

Maxine me jette un regard préoccupé. Les diamants du collier de Lena reflètent des arcs-en-ciel dans ses yeux noirs remplis de pitié.

Dans la cacophonie du restaurant, personne ne remarque la cuillère retombée toute seule. Mais, toutes les trois, nous en ressentons toujours l'écho dans notre minuscule univers.

En retournant à notre chambre, mes amies rient à mon côté, en se moquant du comte, tandis que j'ai l'estomac noué. Je ne veux pas qu'elles me posent de questions sur notre jeu stupide.

Au final, c'est Lena qui se lance, évidemment.

— Alors ça t'arrive encore ? Ça ne s'arrange pas ?

La terreur m'envahit.

— Je suis désolée.

Maxine, qui retire ses épingles à cheveux, affiche un air perplexe. Derrière elle, Lena lui défait les boutons de soie et les lacets de son corset.

— Je ne cherchais pas d’excuses. Tu ne nous en dois aucune, dit gentiment Lena.

— Je...

Mais je ne sais pas quoi dire. Je ne sais pas ce qui s’est passé. Dois-je leur avouer à quel point ça me terrifie ? Que ça me rappelle si violemment le jour où Finn m’a volé mon pouvoir directement dans la poitrine ?

Je ne veux pas pleurer devant elles.

Maxine tente d’alléger l’ambiance avec un rire.

— Je vais prévenir Florence qu’il faut te réinscrire en manipulation basique dès qu’on rentre. Avec les bébés sorcières.

La plaisanterie ne fait pas mouche. Lena pose une main sur mon épaule pendant que je réprime un tressaillement.

Maxine fait léviter un pyjama d’homme depuis son tiroir. Puis elle m’aide à me déshabiller avec délicatesse. Pas de pincements, pas de petites tapes comme j’en ai l’habitude d’ordinaire avec elle. Elle doit me sentir à cran.

Cette nuit-là, Lena et moi dormons dans nos lits respectifs, côte à côte dans le noir.

— Je suis là, souffle-t-elle. Si tu as besoin de parler.

— Pareil.

Le bateau me berce, cependant mes yeux restent grands ouverts. Je redoute trop les rêves et celui qui pourrait s’y glisser.

Nous passons les deux jours suivants au bord de la piscine, à prendre le soleil, malgré la brise froide, ou dans nos appartements à lire et à rattraper le temps perdu avec Lena. Les lettres, c'est bien gentil, mais ça ne comble pas le manque cruel.

Durant le petit déjeuner du troisième jour, elle nous annonce une nouvelle inattendue.

— Il y a un garçon, lance-t-elle avec désinvolture, comme si elle parlait du beau temps.

Ma fourchette heurte la table. Maxine s'étrangle à moitié avec un bout d'omelette.

— Un garçon ?

— Raconte-nous tout, exige Maxine.

Lena boit une gorgée de café et fait la grimace. Maxine lui dépose deux morceaux de sucre supplémentaires dans sa tasse.

— Bon, très bien, déclare-t-elle à contrecœur, comme si ce n'était pas elle qui avait amené le sujet.

Si c'était Maxine, je lui donnerais un coup de pied dans le tibia, mais ce n'est pas Maxine.

— Il s'appelle Mark. Il est gentil, il est menuisier, nos grands-mères sont les meilleures amies du monde. C'était déjà arrangé à mon retour d'Haxahaven. Elles avaient comploté pendant des mois pour nous réunir.

— Que s'est-il passé alors ?

— Nous sommes allés nous promener. Il était... charmant. Il a continué à être charmant.

Elle baisse les yeux avec un petit sourire. Le bonheur de mon amie me réchauffe la poitrine.